

Atelier d'écriture intergénérationnel à la Résidence de la Romanche
Le mercredi 1^{er} juin 2022
Sur le thème : Souvenirs réels ou imaginaires...



Je me souviens du jour où je suis allée animer un atelier d'écriture au foyer Romanche...
Il y avait là Solange, Angèle, Jeanine, Élisabeth, Céline, Christine, Ginette et Alain.
Il y avait aussi Régine, Nathalie, Mathilde et Paulette.
Et toutes et tous écrivaient, écrivaient...
Et l'on entendait le frottement des crayons sur le papier,
Et les pages se remplissaient,
Et les histoires jaillissaient,
Des histoires vraies ou inventées,
Des histoires drôles ou pleines d'émotion,
Des histoires nostalgiques ou fantastiques...
Et toutes et tous autour de la table oubliaient le présent pour quelques instants...
Et toutes et tous plongeaient dans les jolis souvenirs d'antan ou dans un monde imaginaire.
Ces histoires, ces souvenirs les voici...

Pierrette



Je me souviens de mon petit village sous la Pierre Percée, entouré de champs. Lorsque les premières fleurs poussaient en bordure des chemins, les bleuets se mêlaient aux coquelicots et répandaient une douce odeur.

C'est là que j'ai rencontré, un jour que je rentrais de l'école, une charmante personne qui cherchait son chemin car elle devait rendre visite à une amie.

Cette dame était très jolie, elle avait de beaux yeux noirs, des cheveux courts avec des reflets roux et un sourire magnifique. Je lui indiquai où habitait son amie. Puis, comme j'étais curieuse, je lui demandai son prénom, elle s'appelait Julia. Quelques temps plus tard, je la rencontrai de nouveau et là, nous avons pu parler plus longtemps.

Julia était professeur de français et enseignait au collège de la Mure. Le hasard faisait bien les choses car à la rentrée de septembre, je devais rentrer en 5^{ème} dans ce même collège.

Voilà, j'ai côtoyé Julia pendant trois ans encore jusqu'au le brevet, après lequel j'ai arrêté ma scolarité. Les cours de français avec Julia étaient un vrai plaisir. Aujourd'hui encore, je reste en contact avec elle. On se téléphone, on s'écrit aussi car Julia est partie s'installer à Lyon.

Cela reste un doux et agréable souvenir d'une période de ma jeunesse.

Solange



Je me souviens de la première fois où je suis allée dans le village de mon mari en Alsace... Ce village, très fleuri, m'a beaucoup plu avec toutes ces fleurs épanouies de partout. C'était un endroit très pittoresque. Quel étonnement quand j'ai découvert ce lieu, moi qui avais vécu dans une région où les montagnes s'élevaient autour de moi.

J'habitais dans les vieux quartiers de Grenoble en compagnie de mes frères et sœurs. On ne s'ennuyait pas. Il y avait de l'animation dans la maison quand nous étions tous ensemble !

C'est là, que j'ai connu beaucoup d'autres enfants qui sont devenus des amis, ainsi que des voisins. C'est là que notre maman nous faisait de bons petits plats et nous donnait surtout beaucoup d'amour. Hélas, tout cela est du passé...

Les après-midis, nous allions au parc du jardin de ville où un jour, Jacques Brel est venu chanter, c'était formidable ! Comme le grand Jacques à cette époque qui, hélas, est terminée.

Ainsi, la boucle est bouclée !

Jeannine



Je me souviens de mes vacances en Suisse, chez mes grands-parents car je suis d'origine Suisse. Je passais tout l'été à Winterthar, dans le canton de Zurich. C'est là que se sont déroulées mon enfance et ma jeunesse.

Mes grands-parents, très distingués, m'éduquaient d'une façon très stricte mais avec beaucoup d'amour.

Peu avant la guerre entre 1937 et 1939, j'y suis restée presque 6 mois, j'avais 3 ans. Je ne savais plus parler français au désespoir de mon père. Tous les après-midis, nous descendions au jardin. Nous avions beaucoup de visites, parents ou amis.

Je me souviens des bons goûters, les Suisses sont très gourmands. Il y avait une tortue « *Sophie* » dans un parc et je lui donnais de la salade, qu'elle aimait beaucoup. En fin d'après-midi, nous remontions à l'appartement, contents de notre après-midi. A 18 heures c'était le dîner. Puis, après une partie de petits chevaux avec mon grand-père, nous allions nous coucher.

Ces vacances étaient merveilleuses mais il fallait penser à la France car la guerre était déclarée et mes parents voulaient que je sois près d'eux.

Élisabeth



Je me souviens d'un voyage en Espagne avec mon mari, ma sœur et mon beau-frère au bord de la mer aussi bleue que le ciel... C'est là, que j'ai rencontré des cousines que je ne connaissais pas. C'était merveilleux de connaître enfin Antoinette et Rosita qui, autrefois, habitaient Vizille.

Nous nous étions perdues de vue pendant des années mais, cette fois, nous n'avons pas oublié les adresses pour pouvoir nous écrire et nous revoir.

Angèle



Je me souviens d'un beau jour d'été où je me suis rendue dans un jardin extraordinaire : les oiseaux chantaient, les cigales frottaient leurs ailes pour accompagner les oiseaux. Un vrai concert dans un coin de verdure sensationnel.

Le vert dominait, les fleurs s'épanouissaient en exhalant des odeurs que je n'avais jamais ressenties. Même les fourmis étaient belles et ne piquaient pas.

Au milieu de cette verdure et de ces senteurs, une fillette blonde comme les blés murs, se promenait en fredonnant une chanson qui vous prenait le cœur.

Ce jardin merveilleux était illuminé par cette enfant venue d'ailleurs. Je suis restée là, longtemps..., longtemps..., et puis, le soir est tombé, et j'ai quitté ce jardin que je n'ai jamais retrouvé.

Ginette



Je me souviens d'une mésaventure arrivée à un collègue.

J'étais alors secrétaire au groupement de gendarmerie des Bouches du Rhône, à Marseille. Dans le bureau voisin, se trouvait le commandant du peloton motocycliste des Bouches du Rhône, le « PMO ». Au PMO il y avait trois personnes : un lieutenant, un chef secrétaire et un gendarme.

Le chef secrétaire n'était pas logé sur place mais dans une autre caserne, éloignée d'une dizaine de kilomètres. Pour cette raison, il venait travailler en tenue de motard (casque, bottes et veste en cuir). Très souvent, à la dernière heure, un message urgent demandait un motocycliste pour une mission nocturne, le plus souvent une escorte d'un convoi exceptionnel.

Un soir, une mission nocturne a été demandée. Le chef Briard, un ancien marin qui finissait une carrière militaire, était constamment obligé de revoir le planning du lendemain, aussi, cette fois-là, il avait décidé d'y aller lui-même : belle occasion d'enfourcher sa moto ! Il devait aller à Valence, relever des motards venant de Paris avec un convoi exceptionnel : un fourgon destiné à la prison des Baumettes, à Marseille.

Au péage de Valence, le fourgon est arrivé, escorté par deux motards. Après quelques appels de phare, ceux-ci ont fait demi-tour et Briard a pris la relève par un froid glacial. Il s'agissait la plupart du temps d'un transport de matériel destiné à l'Administration Pénitentiaire : fournitures de bureau, armes, munitions ou bien denrées alimentaires ou médicaments.

Ils sont arrivés à la prison des Baumettes avant cinq heures. A cette heure-ci la cafétéria est pleine à craquer : Il y a là des gendarmes qui viennent extraire des détenus pour les conduire vers les tribunaux, vers les juges d'instructions ou une autre prison.

Ce sont les détenus qui servent le café et les croissants chauds aux matons qui finissent leurs nuits de garde et ceux qui viennent prendre leur service.

Briard boit son café à côté d'un civil très sympathique et qui engage la conversation :

- *Fait pas chaud ce matin !*

- *Je sais, répond Briard, je viens de faire l'autoroute et je suis gelé.*

- *J'étais dans le camion dit l'autre, et j'ai bien vu que tu te gelais. Puis il ajoute : C'est moi qui offre le café ! Je suis fonctionnaire au ministère de la justice, j'ai le bras long... Si tu as besoin d'un service, une mutation par exemple, je peux t'appuyer. Tiens, voilà ma carte de visite avec mon téléphone.*

- *C'est inutile, j'ai la retraite dans un mois, répond Briard. Puis il enchaîne : Bon, c'est pas tout ça, il faut que je parte. Merci pour le café !*

- *Tu n'pars plus, répond l'autre, tu peux plus sortir de la prison !*

- *Je suis gendarme pas tolard !* répond Briard en éclatant de rire, ce à quoi l'autre rétorque :

- *Ce matin, il y a une exécution capitale. Plus personne n'entre ni ne sort. C'est moi le bourreau. Je viens pour guillotiner Ranucci. D'ailleurs, je suis en retard et mes assistants ont dû déjà le préparer.*

Puis il sort en vitesse. A ce moment règne un grand silence dans la cafétéria. Plus de brouhaha, plus le moindre bruit. Tout le monde a le regard figé sur l'horloge.

A son retour au bureau, Briard avait le visage décomposé. Il est allé voir le lieutenant pour demander son après-midi. Motif ? : *J'ai bu un café qui n'est pas passé. Il m'est resté sur l'estomac.*

Alain



Je me souviens des montagnes qui entourent le village de Lus-la-Croix-haute, rocailleuses et couvertes de prairies. De ces randonnées dans lesquelles les adultes m'entraînaient, je n'ai retenu que l'ennui et le découragement d'interminables ascensions.

Rien de l'éblouissement que j'éprouve aujourd'hui devant ces étendues désertes d'humains. Seulement le soulagement de l'arrivée et les plaintes répétées. A une exception près : il y eut une ascension en particulier, de plus de six heures, pour rejoindre une bergerie où l'on passerait la nuit. Il y avait l'horreur de voir derrière chaque sommet atteint, une nouvelle colline à parcourir, ce qui aujourd'hui m'émerveille : la montagne sans fin. J'avais plusieurs fois tenté de faire céder l'adulte, la faire renoncer à son idée fixe, en manifestant mon désarroi. Cette fois, ç'en était trop : je ne bougeais plus et la laissais partir devant, devenir de plus en plus petite dans le paysage. Elle ne se retournait plus. La lumière n'était déjà plus très vive et le soleil avait disparu derrière les montagnes.

Soudain, un grand chien blanc, plus haut que ma taille d'enfant, apparut. Il se tenait immobile et me fixait. Son poil long, ses yeux et ses babines noires, sa respiration imperceptible faisait de lui une créature divine de la montagne.

Oubliant ce pourquoi j'étais assise dans les cailloux, oubliant l'adulte devenue une fourmi dans le sable, je montai sur son dos.

Mathilde



Je me souviens du majestueux parc de Sassenage en Isère

La pluie tambour battant...
Dame nature s'éveille, luxuriante.
Odeurs mêlées de mousse et de terre...

Les végétaux vivent dans tout mon être
Me frôlent
Me piquent
Me mouillent
Me Caressent

Et là, coup de foudre !
Là, je rencontre ce phénomène naturel
Cet arbre, ce géant,
Le Cèdre du Liban !
Cent-quarante-trois ans d'histoire, de vécu.

Yeux écarquillés, bouche ouverte,
Les bras m'en tombent.
Détente immédiate
Protecteur
Comme un être cher
Qui vous prend dans ses bras,

Je frotte ma joue contre son écorce
J'y colle mon oreille et me bouche l'autre...
C'est comme la mer dans un coquillage
La sève du cèdre circule

Je me love tout contre lui, tête levée.
Immensité de ses bras, de ses branches penchées, nouées
Odeurs boisées, mouillées...
Il me parle, me touche...
Tant d'histoire à raconter !
Qui regarde l'autre?
Lien, perception, toucher,
Me lover aux creux de son antre
L'écouter, me raconter son passé...

Nathalie



Je me souviens d'une vieille maison à la façade décrépie, aux murs multicolores faute de peinture uniforme, et surtout de ces odeurs émanant de la cuisine, ou ma mère nous préparait de bons petits plats tous les étés, quand nous venions en vacances. C'était à Saint-Aygulf.

Et, c'est là, un jour où je me trouvais au bord de la mer, un matin où le ciel était bleu avec quelques nuages, qu'elle m'est apparue. Une vieille dame. Je la trouvais vieille, bien entendu, à cette époque je n'avais qu'une dizaine d'années, et elle devait en avoir quarante-cinq. Mais elle était belle Elle était en maillot de bain, avec un étrange bonnet sur la tête qui lui plaquait les cheveux. Elle était burinée par le soleil, on ne voyait que la prunelle de ses yeux aussi bleus que la mer des Caraïbes. Elle s'est approchée de moi et m'a demandé :

-Tu habites ici?

- Non je viens en vacances. Elle m'a regardée, s'est assise et m'a dit.

- Je m'appelle Rachel, j'habite tout près d'ici. Je nage régulièrement... Tu dois être surprise de me trouver dans cette tenue. Alors, je vais t'expliquer... Pendant très longtemps, m'a-t-elle dit, les femmes ne pouvaient nullement se dévêtir, elles devaient se baigner avec de longues chemises, surtout ne pas dénuder leur corps, puis, peu à peu après la guerre, les esprits ont changé, et ce fut la révolution. Cannes et Deauville devinrent des stations balnéaires en vogue, les maillots de bains rétrécirent, une femme a même traversé l'Atlantique en maillot.

J'écoutais attentivement son récit. À cette époque qu'en ai-je retenu? Pas grand-chose... Mais lorsque je reviens sur les lieux de mon enfance et que je repense à elle, et à ce visage, j'ai juste envie de me dire : Nage-t-elle encore? Qu'est-elle devenue? Est-elle encore vivante ? Non, je ne crois pas...

Paulette



Joséphine

Je me souviens de cette vieille ferme normande perdue dans les bocages verdoyants et humides, et des hortensias multicolores adossés contre les pierres rougies au soleil couchant. La porte franchie, je me souviens de l'odeur de moisi si particulière, si tenace, si empreinte dans mes souvenirs de jeunesse.

C'est là que j'avais rendez-vous chaque été avec Joséphine, fermière sans l'être, belle sans l'être, normande mais si peu. Elle était d'une élégance austère, dénuée de toute fioriture. Ses robes de taffetas sombres et amples semblaient dissimuler un corps sec, osseux, engourdi. Elle portait toujours un immense chapeau qui assombrissait son visage fin, triste, au regard lointain et torturé. A qui pensait-elle ? Où était-elle ? Dans les songes d'un autre monde, d'une autre contrée ?

Son parfum ambré mêlé à l'odeur de moisi donnait à cette demeure une identité particulière, c'était La Ferme de Joséphine.

Non, Joséphine n'était pas normande. Elle était venue vivre ici lorsqu'elle s'était retrouvée seule, famille et amis ayant déserté sa vie sans vraiment laisser de messages, de regrets, d'au revoir où toute autre chose qui aurait pu donner un sens à son existence quelle devait, depuis, poursuivre en solitaire.

Mes parents possédaient une maison dans un village voisin. Nous y venions chaque été. C'était notre grotte, notre refuge, notre nid familial. Nous y passions des jours ponctués de rires, d'odeurs de campagne, de balades, de bonheur tout simplement. C'était notre Eden à nous.

Dès notre arrivée, mes parents m'envoyaient rendre visite à Joséphine, les bras chargés de présents et de bienveillance. Je savais qu'elle m'attendait. J'étais son petit rayon de soleil, celle qui venait réveiller un cœur brisé, un sourire enfoui, un regard plein de douceur et de reconnaissance. C'était MA Joséphine.

Nous passions de longs moments ensemble à nous raconter nos histoires de femme, de fille, elle souriait Joséphine. C'était la mienne, celle que j'inondais de tendresse et d'admiration.

Joséphine restera mon plus beau souvenir de vacances. Celui d'une femme asséchée qu'il suffisait, délicatement, d'abreuver d'un peu de rosée, de soleil et d'attention pour qu'elle s'épanouisse et renaisse à la vie.

Régine

